

Ces quelques jours d'angoisse l'avaient changé, maigri. Son visage avait des pâleurs soudaines, et puis le sang le marbrait d'inégales rougeurs. Les nerfs agacés, l'œil éteint, la démarche incertaine, il s'abandonnait entièrement à son chagrin. La renonciation que lui avait dictée sa délicatesse avait épuisé toutes ses énergies. Depuis la mort de son père il avait vu diminuer graduellement sous sa direction inhabile et par le fait d'une générosité sans bornes, que beaucoup qualifiaient de prodigalité, cette fortune qu'il avait crue inépuisable, il se voyait à la veille de quitter cette habitation où il était né, de voir passer en des mains indignes l'instrument qui avait servi à reconstruire l'indépendance de sa maison. Tout cela le navrait, mais tout cela n'était rien auprès de son mariage manqué.

Parfois, sans se l'avouer, il éprouvait des regrets d'avoir agi d'une manière si chevaleresque.

N'avait-il pas été l'ennemi de son propre bonheur en suivant une trop généreuse inspiration ? Ne pouvait-il avertir purement et simplement M. de Morinville de la tournure qu'avaient prise ses affaires ? Sa pauvre nature molle et nerveuse ne pouvait se décider à accepter les conséquences du sacrifice que lui avait dicté l'honneur.

Il se lamentait donc intérieurement sous l'œil sévère du compagnon du farouche Guy Eder de la Fontenelle, dont l'énergique face empruntait un relief puissant de la figure pâle et décomposée qui se renversait au-dessous de la main gantée d'acier sortant menaçante de la toile.

Au moment où quatre heures sonnaient à la pendule placée sur la cheminée, une femme entra. Elle portait un costume finistérien des plus pittoresques : jupon court

garni de velours noirs, gilet largement échancré bordé de galon éclatant, tablier à hante piécette, longue guimpe tuyautée et fortement empesée. Sous ce riche habillement de drap, il y avait un corps vigoureux un peu chargé d'embonpoint, et sous l'ombre de la coiffe un visage d'une cinquantaine d'années, encore frais, sur lequel se rencontraient la simplicité de la paysanne et la dignité de la servante honorée pour sa fidélité et s'en faisant gloire.

Ses mains tenaient une assiette sur laquelle se trouvait un morceau de pain bis beurré.

Arrivée tout près d'André, elle lui tendit l'assiette.

Il la repoussa.

— Je n'ai pas faim, Marion, dit-il.

— C'est du pain de seigle et c'est un croûton, dit tendrement la vieille femme en tournant le pain de façon à mettre la croûte dorée en évidence, il est tout frais et le beurre sort de la baratte.

André leva les épaules et détourna les yeux.

Marion se retira, mais, deux minutes plus tard, elle reparaisait. L'assiette avait été changée en un plateau sur lequel il y avait un petit verre plein de vin.

Mais André repoussa le vin comme il avait repoussé le pain.

La vieille servante parut inquiète ; elle demeura un moment devant son maître, absorbée dans une contemplation mélancolique, et puis, comme saisie par une inspiration soudaine, elle déposa son plateau sur la table et se dirigea vers le coin du salon où se voyait le violoncelle d'André. Elle le plaça avec une précaution infinie entre ses bras, dans la position d'un enfant qu'on berce, et se rapprochant une troisième fois du jeune homme :